

visiter ; j'ai quelques connaissances médicales, je vous offre mes soins ; qu'importe qu'ils viennent d'un catholique ou d'un protestant, pourvu qu'ils vous soulagent.

Le malade, honteux de sa brusquerie, tendit la main au prêtre.

— Votre état n'offre plus de danger, dit le vieillard après avoir interrogé le malade sur les symptômes qu'il éprouvait ; il ne vous reste plus qu'une grande faiblesse, à laquelle une nourriture légère et saine est indispensable. Et il prescrivit et détailla longuement un régime coûteux, comme s'il se fût trouvé chez une personne riche et non dans une chambre vide qui n'avait parlé pour tout meuble que le grabat du meuble.

— Maintenant il faut que vous me rendiez un service. Nous avons besoin d'un tableau pour notre couvent ; s'il ne vous répugnait pas trop de travailler pour une chapelle catholique, vous pourriez vous charger de ce travail ; il sera payé cinq cents écus. Voici deux cents livres en or, à compte sur ce prix ; je vous apporterai demain le reste de la somme. Si vous avez besoin d'une femme intelligente pour vous aider chez vous et près de vos deux malades, madame, continua-t-il, je puis vous recommander une de mes protégées, fille intelligente et laborieuse, qui demeure à deux pas d'ici, et que je vais prévenir en me rendant à Saint-Sulpice. Adieu, je vous quitte, car l'heure où je dois prêcher doit être sonnée, et je crains de me trouver en retard.

Il disparut aussitôt, sans laisser aux deux époux le temps de lui témoigner leur reconnaissance. Un quart d'heure après, la femme de ménage arriva et se mit à l'œuvre avec tant d'intelligence, que le malade, couché dans des draps frais et blancs, s'endormit en paix après avoir fait un léger repas. Le petit Charles lui-même se calma peu à peu et s'assoupit sur les genoux de la nouvelle venue. Enfin Louise, rendue à l'espérance, retrouva de la force et du courage.

Cependant une foule nombreuse, rassemblée dans l'église de Saint-Sulpice, attendait avec impatience le prédicateur qui devait se faire entendre ce jour-là. A en juger par l'affluence des auditeurs, l'orateur devait jouir d'une grande réputation ; car ce n'étaient pas seulement des catholiques fervents qui remplissaient la nef de l'église, mais encore un monde élégant qui semblait attiré là par curiosité plutôt que par dévotion. Des équipages armés encombraient les abords du temple, des laquais en riches livrées couvraient les marches du perron, et ce ne fut pas sans peine que le prêtre dont Boucher venait de recevoir la visite put se frayer un passage à travers cette foule et ces obstacles. Enfin il arriva jusqu'à la chaire, inondé de sueur et tout hors d'haleine. Un murmure se répandit dans l'auditoire, murmure qui semblait un reproche adressé au prédicateur sur l'attente qu'il avait imposée au public et sur le peu de respect qu'il avait témoigné en agissant ainsi. Mais le religieux, sans s'émouvoir de ces bruits, essaya du bout de sa manche la sueur qui baignait son visage, s'avança sur le bord de la chaire, imposa silence par un geste, et prononça ce verset du Psalmiste :

Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes

— Il a comblé de bienfaits les pauvres, et il a chassé les riches qu'il a laissés mourir de faim.

Puis ensuite il commença ce fameux exorde recueilli par l'abbé Maury, et que l'on regarde à juste titre comme un des morceaux les plus éloquentes de la langue française :

— A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander pardon en faveur d'un missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'érouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent ; et si je me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme si j'étais accoutumé à me prêcher moi-même. A Dieu ne plaise qu'un ministre du Seigneur pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous, comme moi, au jugement dernier, que des pécheurs. C'est donc uniquement devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, en ce moment, de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent, j'ai prêché les justes du Très-Haut dans les temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés dont la plupart manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants de la campagne les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ? J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ! j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante et sur des pécheurs endurcis et audacieux, c'est ici seulement, au milieu de tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vous doit juger ! Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! l'abus ingrat de toutes ces espèces de grâces, la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité ; l'éternité ! voilà les sujets dont je veux vous entretenir et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. Oh ! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damnerait peut-être avec vous sans vous sauver ! Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigné ministre vous parlera ; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans quelques instants, va remuer vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre les bras de ma charité en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

On ne saurait peindre l'impression profonde que produisirent les paroles du Père Bridaine sur l'auditoire naguère si mal disposé, et qui maintenant l'écoutait en silence et dans une religieuse admiration. Après quelques instants de repos, il reprit :

— Mais, dites-vous, c'est le pain de la parole de Dieu que nous attendons avec tant d'impatience ! Pourquoi avoir mis notre empressement à l'épreuve ? Eh bien ! Dieu a mis sur mon passage toute une famille qui attendait, elle, le pain de la charité. C'était un enfant qui mourait de misère près de son père à l'agonie ; c'était une mère si malheureuse, qu'elle allait douter de la providence de Dieu. Et, par un vain respect du monde, il m'aurait fallu, moi, prêtre de Jésus-Christ, il m'aurait fallu me détourner de tant de souffrances et ne pas donner à manger à ceux qui avaient faim ! ne pas consoler les affligés ! Et il m'aurait fallu tout cela pour ménager votre impatience et votre orgueil ! A genoux tous, et demandez pardon à Dieu, ou plutôt, riches coupables, riches que Dieu, dans sa colère, à l'heure du dernier jugement, renverra peut-être affamés de la table du salut, faites tomber sur Lazare les miettes de votre banquet, afin qu'une voix s'élève en votre faveur quand les trompettes de l'ange vengeur jetteront dans l'immensité de l'univers ce cri terrible qui réveillera les morts et glacera les coupables d'épouvante : le jugement dernier ! le jugement dernier !

— Et qui de vous osera lever les yeux sur le Père, et sur le Fils qui s'assiera à la droite du Père ? Qui vous répondra, lorsqu'une voix inexorable demandera : Où est le bien que vous avez fait ? Alors les plaintes que vous n'avez point apaisées, les douleurs que vous n'avez point soulagées quand il ne fallait pour cela que votre superflu, s'éleveront autour de vous et crieront : Anathème ! anathème ! Ces cris vous suivront dans l'enfer, où gémît le mauvais riche. Ils seront votre supplice pour jamais. Hâtez-vous donc de sauver vos âmes pendant qu'il en est temps encore ; faites-vous donc des intercesseurs pour le jour de la vengeance et de la colère ; vous n'avez qu'un moyen d'apaiser le juge qui tiendra votre sort entre ses mains, c'est la charité. Eh ! qu'ai-je besoin d'ajouter d'autres paroles ? Qu'ai-je besoin de vous annoncer la loi du Dieu dont vous implorerez la pitié, si vous êtes sans pitié vous-mêmes ? Soyez donc charitables, puisque la charité peut seule vous sauver... Mais hâtez-vous, car il ne vous reste pas même peut-être les quarante jours que le prophète laissait à Ninive ! C'est demain, c'est aujourd'hui, c'est à l'instant peut-être que l'haleine de la mort va souffler sur vous. Il n'y a peut-être plus une seconde entre la bonne pensée et la mort, entre le salut et l'enfer, entre cette vie éphémère et l'éternité. Entendez-vous bien ? l'éternité !

Alors le prédicateur tomba dans la chaire, à deux genoux, se couvrit de ses mains le visage, et resta plongé dans la méditation des paroles terribles qu'il venait de prononcer. Quand il releva la tête, il se vit entouré de personnes qui lui appaiaient de l'or à pleines mains ; des femmes allaient jusqu'à détacher les bijoux dont elles étaient parées, et les jetaient aux pieds du prêtre ; d'autres recueillaient dans l'église les aumônes des auditeurs. En quelques minutes, plus de cinquante mille livres se trouvèrent amassées devant la chaire du prédicateur. Il confia en dépôt cet amas d'or et d'argent aux prêtres de Saint-Sulpice, emporta mille écus pour Boucher, et se dirigea vers le logis de l'artiste. Mais tout à coup une pensée nouvelle le fit changer de route, et il prit aussitôt, à pied, le chemin de Versailles.

Chez les hommes qui se livrent à de graves travaux et dont la vie est consacrée à poursuivre un grand but, on rencontre parfois un enfantillage qui contraste étrangement d'abord avec l'austérité de leur caractère ; mais en y réfléchissant davantage, on comprend que ces hommes, tout entiers à leur seule idée, absorbés par leur sublime monomanie, n'ont point eu le temps de se blaser sur bien des distractions que dédaigne le vulgaire. Richelieu sautait à cloche-pied contre les murs de son cabinet ; Newton s'amusaient le soir à frapper aux portes pour jouer de la colère des portiers, et, dans Pathmos, saint Jean, le disciple bien-aimé se délassait de sa mission évangélique en apprivoisant des perdrix.

Ainsi, le Père Bridaine trouvait un vif plaisir et attachait la plus grande importance à entourer de mystère ses projets de bonheur pour François et pour Louise. Loin de les en prévenir, il leur cacha soigneusement que la pensée de les mettre désormais à l'abri de la misère lui fut venue à l'esprit ; le lendemain matin, il se contenta donc d'apporter le reste de l'argent promis pour le tableau commandé la veille. Puis, se complaisant dans cet innocent mensonge, il indiqua le sujet, donna des dimensions, et fixa le terme où l'œuvre devrait être livrée. Boucher soulevait gaiement sa tête languissante et pubé, à l'idée de reprendre ses pinceaux ; le petit Charles souriait à sa mère ; enfin l'on retrouvait sur le visage de Louise, reposée par un bain et par une nuit de calme et de sommeil, la douce sérénité qui la caractérisait. Un peu d'or avait chassé le désespoir et la maladie ; déjà les traces que la misère avait imprimées dans l'humble logis disparaissaient pour faire place à une prospérité joyeuse. Le Père Bridaine vit avec satisfaction la promptitude avec laquelle ces merveilles s'étaient opérées, et elles le confirmèrent dans ses projets mystérieux.

Au bout de huit jours, François pouvait se promener dans la petite chambre et venir respirer à la fenêtre. Quant à l'enfant, peu de jours avaient suffi pour lui rendre la force et la gentillesse ; à cet âge, on passe si rapidement de la santé à l'agonie et de l'agonie à la santé ! Ce fut alors que le Père Bridaine résolut de mettre en jeu les machines qu'il construisait si laborieusement depuis une semaine.

— Or ça, dit-il, vous voilà capables de supporter le mouvement d'une voiture et d'aller à la campa-

gne. Je veux vous mener chez un de mes amis qui demeure à Versailles, et chez lequel nous trouverons, j'en suis sûr, une bonne hospitalité. Si ma proposition vous agré, je viendrai vous prendre demain matin dans un carrosse de louage. Qu'en dites-vous ?

— C'est une partie charmante ! s'écria Louise. — L'air de la campagne achèvera ma convalescence, ajouta François.

— A demain matin donc, à huit heures, afin d'arriver avant les chaleurs du jour.

— Nous serons prêts à l'heure dite, mon Père, Louise tint parole, car dès sept heures et demie, parée d'une jolie robe qu'elle avait fait elle-même la veille, elle tenait dans ses bras son petit garçon vêtu de blanc, et qui tendit les bras au Père lorsque ce dernier pencha vers lui sa face basane.

On monta donc en carrosse, on partit et l'on arriva quatre heures après à Versailles, devant une jolie maison dépendante du château ; elle s'élevait au milieu d'un joli jardin planté d'arbres et parmi lesquels serpentaient un mince filet d'eau.

— Mon Dieu ! quel ravissant séjour ! s'écria Louise.

— Mais qui donc est le maître de cette maison, mon Père ? demanda Boucher.

— Le roi.

— Et celui qui l'occupe ?

— Le peintre ordinaire du roi.

— Comment se nomme-t-il ?

Les fleurs d'un arbuste que regardait le Père Bridaine le préoccupaient tellement qu'il n'entendit point cette dernière question ; du moins il ne répondit pas. Après avoir parcouru le jardin, on entra dans le corps du logis ; le couvert se trouvait dressé dans une jolie salle à manger, et, en attendant que l'on dînat, les visiteurs se reposèrent dans un salon décoré simplement, mais avec une coquette élégance.

— Madame est servie, vint dire quelques instants après une jeune femme de chambre.

— Madame ! répétèrent avec surprise François et sa femme, qui n'y comprenaient rien et qui cherchaient autour d'eux la maîtresse de la maison. Cependant le bon Père, rouge et joyeux comme un enfant qui vient de commettre une espérance, riait aux éclats, se frottait les mains et se tenait tourné vers une fenêtre à travers laquelle il feignait de regarder. Louise et

son mari commençaient à entrevoir la vérité, mais ils n'osaient croire à tant de bonheur, il leur semblait que les prestiges d'un rêve les entouraient d'illusions aussi douces que décevantes. A la fin, le Père Bridaine quitta la fenêtre, et tira de dessous sa soutane un parchemin scellé du sceau royal.

— Si vous ne connaissez point encore le maître de ce logis, dit-il, vous allez connaître du moins le peintre ordinaire du roi nommé par le brevet, et qui s'appelle... Lisez plutôt vous-même.

— François Boucher ! s'écria Louise.

— Moi ?

— O mon Père ! mon Père ! vous êtes pour nous un ange protecteur.

— Je ne suis que l'instrument dont le Très-Haut, dans sa miséricorde, s'est servi pour mettre un terme à vos épreuves. Louange et reconnaissance à Dieu seul, mes enfants. Votre talent était déjà connu à la cour, et l'emploi vous était dû ; on vous a rendu justice, voilà tout ; car je n'aurais pas demandé une chose injuste, même pour vous faire heureux.

— Oh ! comment vous exprimez tout ce que l'éprouve ?

— En vous mettant à table, et en ne parlant plus de moi, mais de votre bonheur.

On se mit à table, et je vous laisse à penser si le repas fut gai et si l'on porta joyeusement la santé du Père Bridaine. Après le dîner, le vieux prêtre prit son bâton pour partir.

— Vous reviez-vous bientôt nous voir, dit Louise en présentant son fils aux caresses du religieux.

— Bientôt, reprit-il d'un air mélancolique, bientôt !... Je pars demain pour la Flandre, à laquelle je vais porter ma mission de paix et de foi ; car le repos arrive bien rarement au missionnaire, madame. Il faut qu'il marche sans relâche et qu'il poursuive son pèlerinage apostolique jusqu'à l'heure où il s'arrêtera pour toujours.

— Et quelle est la récompense de tant de travaux et de tant de bonnes actions ? s'écria Boucher.

Le Père Bridaine leva les yeux, s'éloigna, Louise, par un mouvement instinctif, se mit à genoux et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût tout à fait disparu ; car elle la comprenait, elle, la récompense de cet homme. — C'est Dieu !

H. B.

LE CHAPELET

C'était la coutume des anciens peuples, en Orient, d'offrir des couronnes de roses aux personnes distinguées ; et les premiers chrétiens se plaisaient à honorer ainsi les images de la sainte Vierge et les reliques des martyrs.

Un illustre évêque, saint Grégoire de Naziance, plein de piété envers la mère du Dieu sauveur, fut inspiré de substituer à la couronne matérielle de roses une couronne spirituelle de prières, persuadé qu'elle serait plus agréable à la bienheureuse Reine de l'Eglise. Il composa à cet effet une longue série ou couronne de prières, tissée de plus belles louanges, des plus glorieux titres et des plus excellentes prérogatives de Marie.

Sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, perfectionna cette pieuse pensée, au cinquième siècle. Elle mit à la portée de tous la pensée de saint Grégoire, en substituant aux belles prières qu'il avait composées, mais que le peuple ne connaissait pas, les prières plus belles encore et en outre, toutes populaires, du *Credo*, du *Pater* et du *Ave Maria*. — Et pour que l'on sût, par un indice matériel, où l'on en était dans la récitation de ces prières, elle adopta l'usage des anachorètes de la Thèbaïde, et enfila des grains de pierre ou de bois en forme de couronne. — *Rosaire* signifie couronne de roses. Ce sont des roses spirituelles, des prières pleines d'amour dont nous ornons la tête de notre Mère.

Chapelet veut dire *petite couronne* ; *petit chapelet*.

Le *Chapelet* est donc une manière très simple et très facile de prier le bon Dieu et de rendre à sa sainte Mère les devoirs qui lui sont dus.

Le *chapelet*, actuellement en usage dans l'Eglise, se compose de *cinq dizaines*, c'est-à-dire de cinq fois dix *Ave Maria*, coupés par cinq *Pater* ; de sorte que, lorsqu'on a récité son chapelet, on a dit cinq *Pater* et cinquante *Ave Maria*.

C'est saint Dominique, un des plus grands saints du Christianisme et un des enfants les plus pieux de la sainte Vierge, qui a réglé de la sorte, d'après un ordre exprès de la bienheureuse Mère de Dieu, cette charmante prière. Autorisé par les Souverains Pontifes, enrichi de précieuses indulgences, le *Rosaire* de saint Dominique, ainsi que le *Chapelet*, qui en est l'abrégé, s'est bientôt répandu dans l'univers, et il n'est point de famille chrétienne où il n'y ait maintenant un chapelet.

Le chapelet, suivant l'idée si heureuse de sainte Brigitte, est formé des deux plus saintes prières de la Religion, l'*Oraison dominicale* et la *Salutation angélique*. L'*Oraison dominicale* (ou l'*Ave Maria*) nous a été apprise par l'ange Gabriel, quant à sa première partie, et quant à sa seconde, par le Concile général d'Ephèse, réuni en l'année 431 par le pape saint Célestin, pour condamner les blasphèmes d'un évêque hérétique appelé Nestorius, qui attaqua le culte de la sainte Vierge.

En disant le chapelet, on récite plus souvent l'*Ave Maria* que le *Pater*, non point, comme nous honorons plus la sainte Vierge que Dieu même, mais parce que le chapelet étant spécialement destiné à rendre nos devoirs à cette sainte Mère du Sauveur, il est tout naturel que nous nous appliquions à elle d'une manière plus spéciale.

Chaque chose en son temps, pourrions-nous leur répondre.

Le Chapelet n'est point, comme le pensent d'autres esprits pointus, une dévotion bonne pour les femmes. — D'abord, je ne vois pas en quoi les hommes sont si fort au-dessus des femmes, quant à l'esprit et surtout quant au cœur. Dans bien des cas, les femmes valent mieux que les hommes. Et ainsi cette parole : Bon pour les femmes ! ne signifie rien.

Mais en outre, qu'y a-t-il dans le chapelet qui ne soit bon pour tout le monde ? Est-ce le *Pater* qui est bon pour les femmes ? Le Dieu Sauveur ne parlait-il pas à des hommes, à ses apôtres, et même ne leur parlait-il pas à eux seuls, quand il leur enseignait cette sublime prière ? Est-ce l'*Ave Maria* qui est au-dessus de l'esprit des hommes ? Est-ce le *Credo* du commencement ? ou bien le signe de la Croix ?

Il n'y a, dans le Chapelet, rien qui ne soit fait pour tout le monde. Aussi les plus grands hommes de nos temps modernes ont-ils récité leur chapelet comme ces simples bonnes femmes dont les esprits forts font le Louis XIV, cette grande gloire de la monarchie française, Louis XIV disait son chapelet tous les jours, un de ses courtisans, moins pieux que son maître, lui ayant vu son son chapelet entre les mains, lui marqua sa surprise de ce qu'il usât d'une prière aussi populaire, ainsi simple, Louis XIV le repart de cette sorte observation : « C'est la Reine ma mère », ajouta-t-il, qui m'a enseigné à dire le chapelet, et depuis mon enfance, j'ai eu le bonheur d'y manquer rarement.

Le grand Bossuet, Fénelon, saint Vincent de Paul, saint Charles Borromée, saint François Xavier, et tant d'autres, payent également à la sainte Vierge ce tribut quotidien de louanges ; saint François de Sales avait même fait vœu de réciter tous les jours son chapelet. — Il faudrait avoir un étrange orgueil pour dédaigner une prière dont ces grands hommes s'honorèrent.

La vraie manière ou du moins la manière la plus efficace de réciter le chapelet, est de méditer, en s'arrêtant un moment avant chaque dizaine, un des mystères de la vie de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère ; de demander à Dieu, par l'intercession de Marie, telle ou telle vertu qui brille davantage dans ce mystère et dont on a plus besoin, ou encore, de réciter chaque dizaine dans une intention spéciale : par exemple, pour obtenir de Dieu telle ou telle grâce, la conversion d'un ami, d'un frère, d'une mère, d'un enfant, la guérison d'une maladie, le succès de telle affaire, ou, en cas de non réussite, la résignation et la patience, etc. — Si quelques-uns de nos lecteurs en avaient la bonne pensée, nous leur demanderions de dire de temps en temps une dizaine de leur chapelet, pour que Dieu bénisse le *Propagateur des bons livres*, afin qu'il se répande de toutes parts, et qu'il touche les âmes qui en ont le plus besoin. Qui sait ? Ce serait peut-être cette pauvre dizaine de chapelet qui convertirait un, deux, trois, dix lecteurs !

La récitation assidue du chapelet porte bonheur.

Un prédicateur du dernier siècle fut un jour appelé pour confesser un jeune homme tombé en apoplexie. Il y court et trouve un malade sans connaissance. Il va dire à l'intention du